

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 68 (1929)
Heft: 7

Artikel: Julot : nouvelle
Autor: Gaillard, A.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-222421>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAISANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES
30 cent, la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



Nous avisons les abonnés, n'ayant pas encore payé leur abonnement, que le remboursement leur sera présenté fin février.

Pour éviter des frais de ports inutiles, utilisez notre compte-chèques postaux II. 1160.

LE PÉRIL ROSE

Pierre Ozaire est un grand enfant.

*Les mamans des petits garçons
— Cela se fait de cent façons —
Les servent ainsi que des maîtres,
Il faut d'abord le reconnaître,
Et puis, pour prolonger l'enfance,
Voyez leur tendre complaisance :
Pour leur cœur qui tant les défend
Les hommes sont de grands enfants.*

*Les jeunes gens, c'est l'habitude,
Afin d'agréments l'étude,
S'adonnent au jeu qui leur plaît ;
— Il faut aux enfants des jouets —
Pour eux, le vin, le jeu, l'amour.
Et s'ils brisent des cœurs, c'est pour
Voir ce qu'il y avait dedans ;
Les hommes sont de grands enfants.*

*Et lorsqu'au bras des demoiselles,
Loin des tendresses maternelles
Pour bâtir leur nid s'en iront,
N'allez pas les prendre de front,
O très naïves épousées ;
Une vérité... tamisée
Leur servir très doucement,
Les maris sont de grands enfants.*

*Et si ton mari est boudeur
Prompt au courroux ou querelleur,
Ce qui est pire : indifférent,
Ah ! surtout, jamais ne lui rends...
Et ne sois pas non plus jalouse
O charmante et fidèle épouse :
Ils veulent ce qu'on leur défend...
Les hommes sont de grands enfants...*

*Mais savez-vous ce qui me vexe
Et me rend quelque peu perplexe :
Si du Protégé place est prise
Dans la loterie aux surprises
Il va falloir sans plus tarder
Changer le code démodé
Qui pas assez les défend
Les hommes, ces pauvres enfants.*

*Et afin de les délasser
Nous pourrions un peu gouverner...
Ah ! pour nous l'offrir qu'on leur ôte
Le fameux bulletin de vote
Et qu'à la fin notre heure sonne ;
Nous sommes des grandes personnes
Et eux ! ah ! c'est attendrissant
Ne sont que de très grands enfants...*

La Jeannette à Jean.

La curiosité. — Devant un bureau du Mont-de-Piété se trouve mon ami X... qui semble y monter la faction.

— Que diable fais-tu là, dans ces allées et venues ?
— J'observe ces gens-là !...
— Et le résultat ?...
— Le résultat est que les uns ont l'air « empruntés », tandis que les autres ont l'air « dégagés » !...



ON CREBLIA FOUMARE

EIN a oncora quaue z'on pè noutron paï que sè cosant pas la vyà et qu'ant adî pouaire d'avai pas prao reparmâ l'ao vya doureint. Quand ie fant quemet Trossebatz ein ant bin dè pllie.

Clli Trossebatz ètâi retso quemet on coo qu'a bin su fère. Viquessâi tât solet et l'avâi dâotrâi nèvâo et gnice que vègnât l'âi teni le pî à tsaud. L'ètâi rappoo à l'hiretâdzô, po cein que vo sède : lè vilhio, s'on è pas quie, l'ant vito tsaudz d'idée.

Dan vaicé qu'on dzo, lè nèvâo trovant l'oncllio Trossebatz à l'hi, que canfarrâve la fivra. L'einvoyant dan queri lo mândzo, sein lo dere à vilhio, câ n'arâi jamé voliu.

Quand lo mândzo l'a ètâ dè coute lo l'hi, l'oncllio Trossebatz l'a teimpetâ, sacrementâ, m'â l'a faliu l'âi passâ et sè l'âi accutâ, pâdzênâ pè lo mândzo. Ein a-te fè dâi djeint, dâi eh, monté, ouaih ! ouaih ! aih ! et dâi z'autro pllieint ein peinsent à tât cein que voliaêve l'âi cotâ. Et sein comptâ lè remîdo !

Po remîdo, lo mândzo dit dinse que faliâi vito atsetâ vè l'apotéquero ion de clliâo z'eimpliâtre que l'âi diant vésicatoire.

— Lè su que dâi remîdo que l'ant dâi nom dinse dussant cotâ tchè ! so desâi Trossebatz.

Lo mândzo n'avâi pas verî lè pî que l'oncllio fâ dinse :

— Mè vâo rinâ clli l'einterrâ-chrétien ! Avoué son eimpliâtre que vâo m'è cotâ lè get de la tita. Sarâi adî prao vito d'allâ lo queri dèman, se faut. Po vouâ, fède m'è pî on catapliamo de farna de lin. Mè farâ atant de bin et cotera pas atant. Lè z'apotiquero finant pè vo fère teindre la demi-auna.

Onna gnice trasse po fabrequâ lo catapliamo, m'â l'oncllio la crie :

— Atteinds-vâi on bocon ! Mè mouso qu'on eimpatâdzô avoué dâi truffie sarâi asse bon que de la farna de lin, et coterâi pas atant. Vu tot parâi pas ître dobedzî d'allâ à ma coumouna dein m'è vilhio dzo. Fède-m'è clli l'eimpatâdzô de truffie boune tsaude.

On nèvâo dècheint lè zègrâ quatro pè quatro, m'â noutron pegnetta l'âi fâ :

— Revîn vâi. Mè vint quie onn'idée. A la plliece de clli l'eimbardoufiâdzô de truffie, betâ m'è pî onna pierra à fû. On bon melion mantint sa chaleu duve z'hâore de teimps. Sarâi on pèrsî de m'è betâ su l'estoma dâi truffie que sè fondant dein lo mor quemet dâa sucro. Onna pierra vâo fère oncora m'è de bin et sarâ meillâo martsî. Vu tot parâi, po dâotrâi z'an que m'è reste à vivre, pas ître dobedzî d'allâ à onn'asile de vilhio.

La gnice picate po allâ fère lo fû. M'â revint onna baina à vilhio Trossebatz et recrie la gnice.

— Què su fou ! crâio prao que su tot fou pè la tita. Sé pas porquoie vo dio, de fère lo fû que cote quand i'è on remîdo bin meillâo et moins

tchè. Se m'è faut mendî stâo dzo que vint, saré galé. On va queri bin l'liein cein qu'è tot proutso. Cheintè m'è man quemet bourlant. Lè vè m'è lè betâ su lo veintro. Clliâ chaleu l'è bin la meillâo et meillâo martsî !

L'oncllio Trossebatz l'a sobrà lo leindèman. Sè nèvâo et gnice sè sant partadzî sè campagne et sè z'èti, sein àobliâ lo lin, lè truffie et l'ant fè la fita houit dzo doureint. Marc à Louis.

JULOT

Nouvelle.

EULES Binens, dit communément Julot, n'a pas inventé la poudre et ne comprend goutte à la télégraphie sans fil et au radio. Il est simplet, bon enfant, au dire de son entourage et, quoiqu'il ne manque pas d'intelligence, lent à concevoir, inhabile à raisonner et souvent maladroit à s'exprimer. Malgré cela, il cause volontiers et on le fait causer pour le plaisir d'entendre ses réponses, souvent d'une naïveté enfantine.

Ecolier, Julot a été le jouet, non le souffredouleur, de ses camarades, qui craignaient ses colères et ses poings prompts à frapper dur. S'il fallait un âne dans le jeu, le rôle lui était dévolu ; si c'était d'un prisonnier ou d'un voleur qu'on avait besoin, Julot était l'indispensable.

Mais c'est surtout dans les rapports avec les écolières qu'on lui faisait commettre des impairs pour pouvoir s'égayer à ses dépens. La plupart des jeunes filles entraient dans la plaisanterie et ajoutaient leur malice à celle des garçons ; deux ou trois seulement, entre autres Germaine Robin, plus raisonnables, plus pitoyables, étaient secourables au pauvre Julot, prenaient son parti ou sa défense quand il y avait lieu. Aussi Julot leur avait-il une reconnaissance particulière ; il se serait jeté au feu pour Germaine, ce qui, naturellement, faisait l'objet des taquineries de ses camarades.

— Ta bonne-amie, lui disaient-ils, t'attend pour lui porter son sac, lui tenir son parapluie.

— On voit bien que tu l'aimes : tu pâlis !

— Elle est un peu fière pour toi.

Lui se bornait à répondre :

— Elle vaut mieux que vous tous.

Cette « bonne pâte » dont on s'amusait et qui était l'indispensable dans toute partie organisée ; cette tête un peu dure à s'ouvrir aux mystères des chiffres, des lettres et des sciences ; ce regard un peu terne, lointain, avec quelque chose d'inquiet ou d'épeuré ; cette voix au timbre légèrement voilé qui donnait parfois de bizarres réponses aux questions du maître, réponses qui mettaient la salle en joie ; tout cela était oublié devant la métamorphose qui s'opérait en Julot dans la leçon de chant. Le chant le transportait dans un monde de beauté que ses yeux en extase semblaient contempler ; son visage s'animait et une voix nouvelle, qui ne paraissait pas la sienne, claire, limpide, montait, expressive et joyeuse, de son gosier d'oiseau chanteur.

Julot a suivi son petit bonhomme de chemin ; il a fait un excellent apprentissage de cordonnier et il a installé sa modeste boutique dans le sous-

soi d'une vieille bâtisse qui flanque un des carrefours du village.

Il voudrait se marier, mais n'ose se déclarer à celle que son cœur d'enfant avait déjà choisie, à cette Germaine Robin qu'il regarde comme une perfection, une sorte de déesse semblable à celles qu'il a vues à la Fête des Vignerons. Il la voit bien au-dessus de lui, humble cordonnier gagnant largement son pain quotidien, c'est vrai, et soutenant ses parents, journaliers chargés de famille, puisqu'elle est la fille d'un paysan aisé, ayant écurie, grange, cave et grenier bien remplis. Il est d'après le poète :

Le ver de terre amoureux d'une étoile.

Amoureux, il ne sait pas au juste, mais il l'adore et la vénère comme une sainte de vitrail.

Il se mêle parfois aux jeunes gens de son âge et aux fêtes rustiques, ses camarades, Arthur Noller, Louis Dulac, Ernest Manet, s'avisent, un soir de bal, de lui faire boire quelques verres de vin — il en faut peu pour le sortir de son naturel. — Connaissant son penchant pour Germaine Robin et voulant s'amuser à ses dépens :

— Germaine danse bien, hein! lui dit Arthur.

— Pour sûr.

— Pourquoi ne danses-tu pas avec elle? continue Louis.

— Elle t'apprendrait, ajoute Ernest.

— Je n'ose pas.

— Allons donc! Elle n'est pas fière.

— Elle prenait ton parti, autrefois, quand nous étions gamins; tu t'en rappelles?

— Vous étiez bons amis.

— Je ne veux pas danser avec elle pour ne pas lui attirer des taquineries, ni qu'elle ait honte de moi, réplique-t-il.

— Je croyais que tu y tenais beaucoup, reprend insidieusement Louis.

— Buons à sa santé et à son bonheur, propose Arthur.

Et les verres de se choquer et de se vider.

— Si j'étais à ta place, suggère Ernest, je lui ferais la cour.

— Je ne la laisserais pas prendre par un autre, et je connais quelqu'un qui tourne autour, avance Louis.

Julot se tait, se contentant de branler la tête et de regarder tour à tour chacun de ses compagnons, pour mieux saisir le degré de sincérité de leurs propos. Il a le vague sentiment qu'on le lance dans une voie tentatrice, où il pourrait bien perdre ses illusions.

— Que risques-tu? conclut Arthur. Il faut oser. La chance est aux audacieux.

Brusquement, Julot se lève, jette un au revoir distrait, et s'en va dans la solitude de la campagne, ressasser les suggestions de ses amis et ruminer au moyen de les exécuter. Il se parle à lui-même, s'excite sous les effets du vin, gesticule, refait trois ou quatre fois le même chemin, s'adresse par moment à un tiers invisible qu'il essaie de convaincre, et rentre enfin chez lui après avoir arrêté sa détermination.

A quelques jours de là, Julot voit entrer dans son atelier en miniature Germaine Robin — qu'il attendait anxieusement — qui venait chercher une paire de chaussures paternelles données à ressemeler. Il fait appel à tout son courage pour balbutier, sans lever les yeux, oubliant le tutoiement familial :

— Mademoiselle Germaine, je voudrais vous dire quelque chose...

— Eh bien!...

— C'est... difficile et j'ai peur de vous fâcher.

Et ses doigts se crispent nerveusement sur le dossier de la chaise à laquelle il s'appuie.

— Allez seulement, si c'est nécessaire que je sache.

— Vous le savez peut-être; ça se devine même quand ça ne se voit pas.

Et il la regarde furtivement d'un œil suppliant que l'émotion rend humide, comme elle fait perler la sueur à la racine des cheveux.

Germaine devine, en effet, mais par pitié pour le brave garçon qu'elle estime et dont elle veut

atténuer la cruelle déception, elle lui dit joyeusement :

— J'ai trouvé! Vous voudriez vous marier!

— Oh! oui! répond-il avec un immense soupir de soulagement et une esquisse de sourire qui ressemble à une grimace.

— Je sais avec qui et je vous félicite de votre choix.

— Ah!...

Et son sourire s'accroît en même temps qu'il détend ses traits; son regard se relève plus largement ouvert, avec une interrogation. Il a de la peine à croire à son bonheur.

— C'est une brave fille, de bonne famille, modeste et travailleuse, qui sera une excellente femme de ménage. J'espère qu'elle vous agréera.

— Mais...

Une inquiétude le trouble; il a la vague intuition d'un quiproquo.

— Parlez-lui sans tarder, reprend Germaine. Devant son hésitation :

— Que craignez-vous? Un refus? Vous n'êtes pas encore assez sûr de vos sentiments?

— Oh! « que oui! » Seulement, si j'étais sûr d'être repoussé, j'aimerais mieux me taire.

— Un peu de courage, voyons! Vous ne pouvez le savoir en vous tenant coi et muet. Vous n'affrontez pas de danger!

Comme lorsqu'ils étaient enfants, elle reprend son rôle de conseillère, tandis que le pauvre garçon rougit et pâlit tour à tour. Il éprouve une sorte de respect sacré, qu'un aveu de sa part lui paraît maintenant une profanation. Il sent toute la distance qui les sépare, et bégaye :

— Je n'ose pas.

— Ce n'est pourtant pas à elle à faire les premiers pas; les rôles ne sont pas encore renversés chez nous.

— Ce serait plus facile pour moi. Après, ça irait tout seul.

— Eh bien! voulez-vous que je tâte le terrain, que je lui parle en votre faveur?

Ah! il se demande où elle veut en venir, fait un geste qui peut passer pour un acquiescement. Elle continue :

— Depuis dix mois qu'elle est chez nous comme volontaire, nous avons eu le temps de nous connaître et de nous aimer.

Les yeux de Julot s'ouvrent en boules de loto; il commence à saisir et, de stupéfaction, il reste muet comme une carpe.

— Nous parlons, naturellement, souvent des jeunes gens de notre entourage, et Martha ne m'a pas caché que vous lui plaisez. Elle admire votre voix, votre activité, votre caractère réservé et vos cheveux bouclés. Je n'aurai donc pas de peine à la convaincre que vous l'avez remarquée et choisie, et que son bonheur sera en des mains sûres et bonnes, si elle veut bien vous le confier. C'est entendu, n'est-ce pas? Vous n'irez pas battre froid et me déjuger, sinon je n'aurais plus d'estime pour vous, menace-t-elle en sortant.

— Oh! « que non! » et merci.

Notre Julot est abasourdi du résultat de l'entrevue. A demi penaud, il ne se reconnaît pas trop malade de cette substitution, dont Arthur et compagnie vont faire des gorges chaudes. Il finit par croire qu'on n'épouse pas celle qu'on adore.

Quelques jours d'attente inquiète, pendant lesquels sa gorge se refuse à chanter. Puis, un beau matin, un sourire de Martha avec un petit signe de tête, qu'il interprète comme une réponse favorable, lui rendent toute sa bonne humeur et toutes ses chansons.

Nous nous entendrons parfaitement, elle parle déjà bien le français; et puis je le lui apprendrai. Quant à son allemand, je n'en veux pas.

A. Gaillard.

Propos médicaux. — Le docteur Lachaux est un des fervents de la gymnastique rationnelle et de la culture physique. Il recommande notamment de ne pas s'attarder à table.

— Le tiers de ce que nous mangeons suffirait à nous faire vivre, répète-t-il souvent.

— Oh! lui répondit un jour quelqu'un, à quoi donc servent les deux autres tiers?

— A faire vivre les médecins.

A PROPOS DE COQUILLES

D'UNE manière générale les journalistes ont bien tort d'essayer de rectifier les coquilles qui se glissent parfois dans leur prose éphémère, et je ne manque jamais d'observer cette règle. Il ne faut pas faire au lecteur l'injure de supposer qu'il est incapable de rétablir par lui-même les erreurs qui viennent agréablement fréquemment d'une fantaisie inattendue les articles les plus graves ou les plus légers. Il ne convient pas non plus de s'attribuer une importance illusoire: car, comme le bambin qui s'amuse à édifier, sur la plage, des châteaux de sable fragiles, le journaliste écrit sur l'eau des pages sans lendemain.

Toutefois, puisque les exceptions confirment les règles, je romprai aujourd'hui avec mes habitudes :

Dans un dernier article publié ici même sous le titre « Chez le photographe », on m'a fait dire que les premiers communisants avaient des allures de jeunes filles en robes claires, phrase qui, je le jure solennellement, n'est jamais tombée de ma plume.

Ceci n'est rien. Cela pouvait tout juste faire croire qu'en composant mon article, j'étais sous la déplorable action de trop copieuses libations. Et ma réputation de sobriété est trop au-dessus de pareilles atteintes pour qu'elle en soit ternie.

Mais on m'a fait dire quelque chose de bien plus grave: On a imprimé tranquillement: « ... fronts qui s'inclinent, fronts qui pensent, bouches qui s'entr'ouvrent, époux qui se posent tout droit... »

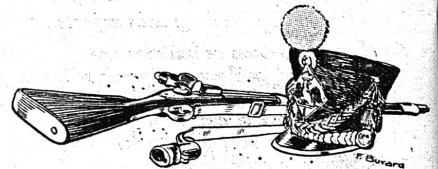
Mes lecteurs, si j'en ai, et mes lectrices encore davantage, ont dû frissonner d'angoisse devant la déplorable équivoque. Ces « époux qui se posent tout droit » me sont, si j'ose dire, restés sur l'estomac. Ce n'est pas « époux » que j'avais écrit, mais « Yeux », ce qui, on me l'accordera, donne à la phrase un sens tout différent, et beaucoup plus convenable.

Les typos jouent quelquefois, sans le vouloir d'ailleurs, les tours les plus pendables aux journalistes, qui, il faut le reconnaître, en sont le plus souvent les grands coupables :

Une majesté illustre, et chargée d'ans autant que d'honneurs, se trouvait à l'article de la mort. Les journaux donnaient chaque jour un bulletin de santé. Un matin, alors que Sa Majesté allait mieux, un journal gouvernemental et bien pensant, publia gravement en manchettes: « Le vieux persiste. » Les lecteurs suffoquaient d'indignation et le rédacteur en chef s'arrachait des poignées de cheveux. Une coquille avait déformé « mieux » en « vieux ». Il fallait écrire: « le vieux persiste! »

Cela faisait évidemment une différence!

J. P.



NAPOLÉON ET L'ORMONAN

L'HISTOIRE est de mon ami Charles Dulex d'Ollon qui la tient de ses aïeux par le fil de la tradition; il n'y a donc pas de raison de douter de son authenticité quoiqu'elle semble avoir été forgée en vertu de cet esprit de « chine » régionale qui se manifeste parfois dans le grand district à l'égard de nos excellents compatriotes de la haute vallée.

L'empereur, raconte Charles, faisait volontiers, au cours de ses campagnes, une tournée de bivouac afin de s'entretenir familièrement avec ses grognards. Il lui arriva, une fois, de lier conversation avec un suisse de la Grande Armée qui répondait au nom de Jean Genillard.

— De quel pays es-tu? interrogea Napoléon.

— Siré, je viens des montagnes d'Helvétie! répond l'homme, flatté des attentions de César.